



HAL
open science

La vie interstitielle des jeunes en retrait (hikikomori)

Natacha Vellut

► **To cite this version:**

Natacha Vellut. La vie interstitielle des jeunes en retrait (hikikomori). Repli sur soi, retrait social. De l'enfant à l'adulte : cliniques de l'isolement, 2015. hal-01984818

HAL Id: hal-01984818

<https://hal.science/hal-01984818>

Submitted on 17 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie interstitielle des jeunes en retrait (hikikomori)

Natacha Vellut, Cnrs, Cermes3

Le phénomène de hikikomori (ou retrait des jeunes) au Japon¹

Le terme hikikomori devenu populaire dans les années 1990 au Japon, a été précédé et vraisemblablement préparé par des notions voisines. Dans les années 1920 l'anthropophobie ou *taijin kyôfushô* de Masatake Morita² signifie littéralement un désordre (*shô*) lié à la crainte (*kyofu*) des relations sociales (*taijin*). Ce trouble est consécutif à la peur d'offenser autrui par un comportement inapproprié ou un défaut physique. Pensé dans les années 1960 aux Etats-Unis puis exporté au Japon, le moratoire psychosocial, un des huit stades proposés par Erik Erickson pour un développement psychosocial disons « correct », correspond pour l'adolescence à un délai, une marge de manœuvre, consentis par la société³. Les adolescents peuvent se livrer à diverses expériences leur permettant d'éprouver, d'essayer, de goûter aux rôles qu'il pourrait tenir plus tard et de sortir de la confusion identitaire dans laquelle ils se trouvent, ni plus vraiment enfants ni encore adultes. L'adolescence se caractérise pour Erikson par un décalage entre la maturation psychique et la maturation physique, et ce moratoire social permettrait aux adolescents de tenter de résorber cet écart sans risque majeur. *The student apathy*, notion elle aussi importée des Etats-Unis un peu plus tardivement, dans les années 1970, se caractérise par un état d'indifférence des étudiants, plutôt masculins, une position de retrait ou de fuite vis-à-vis de la société, et le fait d'avoir été bien adapté auparavant.⁴

Des jeunes vivant à domicile sont repérés et diagnostiqués dans les années 1970 au Japon comme des cas de refus scolaires associés à des troubles psycho-sociologiques et/ou dépressifs. Ce n'est que dans les années 1980 qu'ils sont nommés hikikomori et pris en charge en tant que tels. Le psychiatre Tamaki Saito s'intéresse au phénomène, l'isole et le définit dans son ouvrage princeps *Shakaiteki hikikomori – owaranai shishunki (Retrait social – l'adolescence qui n'en finit pas)* qui paraît en 1998 au Japon et est récemment traduit en anglais⁵. La définition actuelle du Ministère japonais de la Santé, du Travail et de la Politique Sociale est la suivante : « le hikikomori est un phénomène psychosociologique dont les traits

¹ Pour une introduction au phénomène : Furuhashi T. et al. (2013) « Etat des lieux, points communs et différences entre les jeunes adultes retirants sociaux en France et au Japon (Hikikomori) ». *L'évolution psychiatrique* 78-2, 249-66

² Morita M. (Syoma) *Shinkeisitsu. Psychopathologie et thérapie*. Paris: Empêcheurs de penser en rond; 1997.

³ Erikson EH. *Identity and crisis*. New York: W.W. Norton; 1968.

⁴ Walters, P. A. (1971). *Student Apathy. Emotional Problems Of The Student*. J. Blaine, B. Graham, C. C. Mac Arthur and E. H. Erikson. New York, Appleton-Century-Crofts: 129-147.

⁵ Saitô T. (2013). *Social Withdrawal: Adolescence without End*, traduction de Jeffrey Angles, Minneapolis : University of Minnesota Press

caractéristiques sont le retrait des activités sociales, le fait de rester à la maison quasiment toute la journée pour plus de six mois et le fait qu'il apparaisse chez des enfants, adolescents et adultes de moins de trente ans. Bien que le hikikomori se définisse comme un état non-psychotique, il est préférable de penser que les patients avec schizophrénie puissent être inclus dans la catégorie de hikikomori jusqu'à ce qu'ils reçoivent le diagnostic de psychose.»⁶ Notons que la question diagnostique reste très ouverte et que les causalités du phénomène ne sont pas abordées dans cette définition.

Avec l'accroissement des prises en charge médicales au début des années 2000 le hikikomori devient un important problème de société au Japon. Les estimations du nombre de hikikomori sont variables : la fourchette va de 200 000⁷ à plus d'un million selon Saito précédemment cité. Le Ministère de la Santé, du Travail et de la Politique Sociale évalue quant à lui entre 260 000 et 696 000 le nombre de hikikomori, tandis qu'une étude estime la prévalence du phénomène à environ 1% des 20-49 ans⁸. Une figure populaire type du hikikomori émerge et se diffuse. Il s'agirait d'un jeune homme issu de classes moyennes ou supérieures, plutôt bon élève ou bon étudiant, vivant en ville chez ses parents. Il est retiré de façon extrême, ne parlant plus, ne partageant plus ses repas, claustré dans sa chambre. Dans la réalité, les profils des jeunes comme leurs contextes de retrait sont plus divers et contrastés.

Diverses causalités économiques, sociales, culturelles, cliniques, sont proposées pour expliquer le phénomène. Le hikikomori est corrélé à la grave crise économique que traverse le Japon et au manque d'opportunités professionnelles pour les jeunes. Il est mis en lien avec le décrochage scolaire - nommé *futoko* - et la pression scolaire qui pèse sur les enfants nippons. Il est pensé comme un phénomène exclusivement japonais du fait d'une culture qui se soutiendrait de la dépendance de chacun vis-à-vis des autres, en particulier la co-dépendance des mères et de leurs enfants, selon le concept d'*amae*⁹ développé par le psychiatre Takeo Doi¹⁰. Il est associé à certains troubles psychiatriques (phobies, anxiété, dépression, maladie psychosomatique, etc.).

Le hikikomori en dehors du Japon

⁶ Ministère de la Santé, du Travail et de la Politique Sociale, définition de hikikomori, 2010. Available from URL: <http://www.mhlw.go.jp/seisaku/2010/02/02.html>

⁷ Inui, A. (2005). « Why Freeter and NEET are Misunderstood : Recognizing the New Precarious Conditions of Japanese Youth. », *Social Work*, 3-2, 244-251

⁸ Koyama A., Miyake Y., Kawakami N., Tsuchiya M., Tachimori H. & Takeshima T. (2010). « Lifetime prevalence, psychiatric comorbidity and demographic correlates of "hikikomori" in a community population in Japan ». *Psychiatry research*, 176-1, 69-74

⁹ *Amae* est un mot formé à partir de *amaeru*, verbe décrivant le comportement d'un enfant gâté cherchant l'indulgence à l'égard de ses parents comme le précise Nicolas Tajan dans sa récente thèse sur le hikikomori : Tajan, N. (2014). *Le retrait social au Japon. Enquête sur le hikikomori et l'absentéisme scolaire (futoko)*. Thèse de doctorat de l'Université de Toulouse

¹⁰ Doi T. (1991). *Le jeu de l'indulgence : Etude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae*, Paris, L'Asiatheque

Dans un très intéressant article de 2008, le sociologue Andy Furlong¹¹ estime que les conditions d'un tel phénomène de retrait des jeunes sont réunies dans les sociétés modernes occidentales. Depuis plusieurs années déjà, des cas de hikikomori sont reportés dans la littérature, principalement psychiatrique : aux Etats-Unis, en Corée du Sud et en Australie, à Oman, à Hong-Kong, en Espagne et en Italie¹². Enfin, une enquête réalisée à partir d'un questionnaire diffusé auprès de psychiatres locaux soutient qu'il existe des cas de hikikomori dans huit pays investigués en dehors du Japon.¹³

Le hikikomori en France

L'utilisation du terme hikikomori commence doucement en France à la fin des années 2000.

La psychiatre Marie-Jeanne Guedj-Bourdiau¹⁴ identifie 21 cas de hikikomori dans le cadre de sa pratique à l'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne à Paris. Ces cas sont majoritairement des garçons (19 sur 21), d'âge inférieur à 30 ans et 16 d'entre eux relèvent d'un diagnostic psychiatrique. Le phénomène commence à intéresser les cliniciens - deux d'entre eux publient une revue de littérature¹⁵ - et les médias. Le Monde publie un article le 11 juin 2012 dans lequel est reprise cette définition devenue canonique : « Touchant essentiellement les garçons, ce trouble [hikikomori en japonais, retrait social en français] se manifeste, en l'absence de schizophrénie ou de retard mental, par un mode de vie centré sur le domicile, un intérêt ou un désir nuls pour l'école ou le travail, et la persistance des symptômes depuis plus de six mois. » Définition certes canonique mais peu populaire en France comparativement au Japon. De fait, il n'existe pas en français de terminologie spécifique pour qualifier ce phénomène qui, dès lors, est le plus souvent appréhendé à travers d'autres catégories, sous l'angle de la déscolarisation, du décrochage scolaire, ou, en termes psychopathologiques, à partir des catégories de phobie scolaire ou de phobie sociale. Cette primauté donnée en France à la question scolaire a pour conséquence que si le phénomène de retrait est bien repéré par les institutions éducatives et de soin à l'adolescence, il devient vraisemblablement invisible dès lors que les jeunes ne sont plus scolarisés ou atteignent leur majorité. Nous pouvons faire l'hypothèse que le phénomène est méconnu et probablement

¹¹ Furlong A. (2008). « The Japanese hikikomori phenomenon: acute social withdrawal among young people », *The Sociological Review*, 56-2, 309-325

¹² Voir Teo, 2012 ; Kim et al., 2008 ; Sakanoto et al., 2005 ; Wong, 2006 ; Garcia-Campayo et al., 2007 ; Gariup et al. 2008 ; Malagón et al., 2010 ; Ovejero et al., 2013 ; Di Maria & Formica, 2003 ; Ricci, 2009 ; Sagliocco, 2011 ; Piotti, 2012.

¹³ L'Australie, le Bangladesh, l'Inde, l'Iran, la Corée du Sud, Taiwan, la Thaïlande et les Etats-Unis sont les huit pays dans lesquels les questionnaires ont été envoyés.

Voir Kato T., Masaru T., Shinfuko N., Fujisawa D., Teo A.-R., Sartorius N., Akiyama T. et al. (2012). « Does the "Hikikomori" Syndrome of Social Withdrawal Exist Outside Japan? A Preliminary International Investigation. » *Social Psychiatry and Psychiatric Epidemiology*, 47-7, 1061-75

¹⁴ Guedj-Bourdiau M. J. (2011). « Clausturation à domicile de l'adolescent. Hikikomori. » *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 169(10), 668-673.

¹⁵ De Luca, M. & Y. Thoret (2013). « Hikikomori à l'adolescence. Syndrome de retrait à domicile chez les adolescents japonais », *EMC – Psychiatrie*, 10-4, 1-7

sous-estimé pour ce qui concerne la population des jeunes adultes. Il est ainsi possible qu'il devienne à l'avenir une problématique sociale et clinique importante.

Une équipe de recherche

Prenant acte de ces perspectives, une équipe de recherche franco-japonaise, composée de sociologues, anthropologues, spécialistes du Japon, psychiatres, psychologues et psychanalystes, s'est constituée et travaille en étroite collaboration depuis maintenant trois ans. Notre travail a permis de repérer des jeunes de retrait dans les deux pays, de les rencontrer, d'analyser comment et pourquoi le retrait intervient dans leur parcours de vie, et de préciser leurs expériences du retrait.¹⁶

Le retrait comme espace-temps interstitiel

En écho à une très pertinente remarque de Bernard Odier lors du colloque *Replis et retraits chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte* des 6 et 7 décembre 2013 à Paris, nous explorons dans ce texte les aspects temporels et spatiaux spécifiques du retrait en nous appuyant sur des entretiens cliniques de recherche avec des jeunes concernés.

Bernard Odier notait l'importance des espaces interstitiels comme moments privilégiés d'expression d'une vérité symptomatique. L'interstitiel est ce qui se situe dans un interstice spatial ou temporel. Selon le *Trésor de la langue française*, en dehors des définitions anatomiques ou physiques du terme, l'interstice est un mince espace qui sépare deux choses. Ses synonymes sont : distance, espacement, faille, fente, fissure, hiatus, interruption, intervalle, jour, lézarde, trou... L'interstice évoque l'espace tandis que l'intervalle convoque le temps. Le retrait à l'adolescence représente-t-il un espace-temps coincé entre l'enfance et la vie adulte ? Il serait alors un interstice qui dure, un intervalle qui se prolonge, dans lequel le jeune s'installe. Du coup, il perdrait de sa valeur interstitielle, de sa fonction d'intervalle.

Louis, 16 ans

Louis est un garçon, ce qui est le cas d'une majorité de jeunes en retrait. Sa mère est très investie auprès de ses enfants pour lesquels elle a arrêté de travailler tandis que son père est souvent absent pour raisons professionnelles. En cela la situation de Louis ressemble à celles de tant de hikikomori japonais. Il est diagnostiqué au cours de son retrait de dépression et de phobie scolaire. Il souffre aussi d'un symptôme physique provoquant chez lui un sentiment de honte. Il semble que la découverte fortuite de ce symptôme par un ami soit déterminante dans le début de son retrait. Louis arrête de se rendre en cours à partir de la 5^{ème} alors qu'il a presque 13 ans. Quand nous le rencontrons, trois ans plus tard, il témoigne

¹⁶ Un ouvrage titré « Hikikomori, ces adolescents en retrait », et présentant nos contributions sera prochainement publié par Armand Colin. Il est dirigé par Maïa Fansten, Cristina Figueiredo, Nancy Pionnié-Dax et l'auteur de ce présent article.

d'un investissement presque passionnel à sa chambre. Il demeure dans cette chambre, espace dont il exalte le confort et la nécessité. « Du moment que j'ai une chambre à moi ». « Moi je trouve que c'est confortable d'être chez soi ». « Etant donné que je suis chez moi, je suis plus à l'aise. » Il investit l'interstice temporel de l'adolescence, entre enfance et vie adulte, refusant tout ce qui pourrait être du monde des adultes : les études, la perspective d'un travail, la rencontre sexuée. Il désinvestit complètement les interstices spatiaux, restant dans sa chambre, ne prenant pas les transports en commun. Un jour, voulant se forcer à prendre le train, il fait un malaise. Les employés de la gare appellent sa mère à la rescousse. Son immobilité est telle que parfois il ne parvient pas à la boîte aux lettres à l'extérieur de son appartement. Il en « tremblait ». Détail remarquable et qui vaut la peine d'être souligné : quand les conditions de son retrait s'assouplissent, s'il n'arrive toujours pas à se rendre au collège, il parvient à sortir de son domicile pour des vacances, des sorties aux parcs d'attraction ou à la Tour Eiffel. Il n'investit que ces activités de loisirs censées être des interstices dans une vie « normée » constituée d'études, de travail, de responsabilités amicales et/ou familiales.

Il pourra finalement reprendre des cours à domicile et rencontrer une petite amie via internet.

Kenshi, 23 ans

Kenshi est retiré depuis 3 ans sans qu'aucun élément déclencheur n'ait pu être repéré. Il s'est exclu de lui-même de l'université, par choix dit-il. Il définit son retrait comme « vivre dans son nid ». Ce nid, le domicile familial qu'il partage avec ses parents et ses deux frères, est pour lui un « lieu d'entraînement » à la vie adulte, entraînement qu'il estime imparfait et inachevé et qu'il juge nécessaire de prolonger. Dans ce nid, il joue beaucoup aux jeux vidéo et suit les débats politiques. Il sort d'ailleurs de son retrait pour aller voter. Il est passionné par les débats politiques et nationalistes qui agitent actuellement l'archipel nippon. Kenshi s'est installé dans cet interstice entre études et vie professionnelle. Il se retire avant la fin de ses études, avant la période de recherche d'emploi qui clôturait la vie universitaire au Japon, avant d'avoir eu à faire un choix d'inscription professionnelle.

Gébril, 18 ans

Gébril, mis à part son retrait qui dure depuis 4 ans, n'a qu'un seul symptôme évident : son surpoids. Il faut reconnaître qu'il a des repas une conception peu socialisée : « j'ai faim, je vais manger. » De fait il ne prend pas ses repas en famille. Il vit dans un univers réduit, le domicile familial, dans lequel il maîtrise l'espace : « c'est moi qui ait le monopole de tout » dit-il, précisant qu'il a le monopole de l'ordinateur et de la chambre, chambre qu'il partageait avec son frère mais qu'il a finalement accaparée. Au tout début de son retrait, il s'installait dans des interstices entre le domicile et le collège, restait sur un banc pas loin de chez lui ou dans l'escalier de son immeuble, parfois des heures. La question de l'interstice continue de le tarauder. Parfois il se lève, après plusieurs heures passées sur l'ordinateur, et il déambule entre les espaces domestiques. « Je me lève sans aucune raison, je passe dans le

salon, je passe voir ma mère, j'ai envie de voir quelqu'un... je passe et après je retourne sur l'ordi. » Comme Louis, Gébril investit intensément son chez-lui : « quand je ne suis pas chez moi, je suis pas bien, je me sens pas bien. » Ne plus du tout quitter chez soi a été son crédo les premiers mois de son retrait. Il estime qu'il s'agit là d'une liberté : « dormir quand je le voulais, faire ce que je voulais quand je le voulais. » Encore aujourd'hui, Gébril constate : « J'ai pas décidé de bouger. » Mais il repère bien que cela a des conséquences : « je ne sens plus le temps ».

Hanayo, 23 ans

Hanayo est une fille, ce qui n'est pas si fréquent dans les cas de retrait que nous connaissons. Elle se retire depuis deux ans à la suite d'une critique d'un de ses professeurs alors qu'elle connaît des difficultés à prendre la parole en public. De plus, sa mère a refusé qu'elle voyage à l'étranger dans le cadre de ses études. A l'issue de son retrait qui dure deux ans, elle opte pour des études longues contre l'avis de ses parents et contre la norme sociale nipponne qui préférerait qu'une jeune femme de bientôt 25 ans songe plutôt à se marier. De son retrait à domicile, elle déclare sans ambiguïté : « ce n'est pas que je ne peux pas [sortir] mais plutôt que je ne veux pas [...] je veux rester chez moi. » Chez elle, elle s'installe dans un interstice de loisirs. Elle lit des romans, regarde des comédies musicales (son péché mignon) et inverse son rythme nyctéméral. Elle se protège ainsi des exigences parentales et sociétales puisqu'elle se sent incapable d'y répondre, se jugeant « inférieure » et ne comprenant pas que des garçons puissent être amoureux d'elle. Pourtant, nous pouvons en témoigner puisque nous l'avons rencontrée au Japon pour un entretien de recherche, Hanayo se présente comme une jeune femme charmante, avec qui la conversation est agréable. Lors de son retrait, elle a opté pour prolonger l'intervalle de l'enfance, de l'insouciance, avant de pouvoir faire face, de la façon dont elle le souhaite, aux exigences et attentes du monde adulte.

Quentin, 20 ans

Quentin se retire à partir de ses 13 ans à la suite d'un évanouissement lors d'un stage de découverte du monde de l'entreprise. Pour décrire cet évanouissement qui s'est répété à plusieurs reprises ensuite, Quentin a les mots suivants : « je tombais », c'était « comme une absence », « j'étais dépassé. » Il arrête d'aller au collège, ne regrettant pas excessivement le temps passé en classe, « la classe par elle-même ce n'était pas le moment le plus agréable », mais éprouvant une nostalgie des temps interstitiels du collège « tout ce qu'il y avait à côté, la récréation, tout ça, c'était bien. » De son retrait, qui dure entre trois et quatre ans, Quentin fait donc une sorte de grande récréation. La première année « le seul endroit où j'étais bien c'était allongé dans mon lit. » Il évite la lumière du jour, préfère la nuit où « il fait tout noir. » Ses amis, au début, viennent le rencontrer à domicile puis finissent par se lasser. Qu'importe, il prend plaisir à s'occuper des enfants que sa mère garde à domicile. Il les fait dessiner, leur apprend à faire des gâteaux le mercredi, partage leurs repas. Il profite du temps du retrait pour investir une activité jusque-là de loisir : la peinture. Il cherche à

expliquer ainsi cette période : « je pensais plus à traîner dans l'enfance... enfin dans l'adolescence. » Il accuse le temps accéléré de nos sociétés modernes : « il y a trop de pression... à l'école... tout va de plus en plus vite... les premiers rapports avec les filles... les premières fois avec l'alcool... j'ai du mal, je me sens dépassé. » Il évoque « le stress des jeunes » comme « phénomène de société », élabore l'hypothèse que ces jeunes d'aujourd'hui « sont stressés par le fait d'avoir peut-être peur de grandir. »

Quentin sort de son retrait au bras de sa petite amie, rencontrée par le biais de relations de voisinage, et décidé pour un métier : professeur artistique. Il choisit d'exercer son activité comme une activité extrascolaire : il enseignera en dehors de l'école.

Un espace interstitiel dénié comme interstice

Comme ces quelques verbatim l'attestent, la chambre est un espace ardemment investi. A tel point que le chez-soi, le domicile, devient le seul espace, excluant les espaces sociaux de travail, d'études, de rencontres. L'interstice spatial que pourrait représenter la chambre, lieu de repli, de repos, d'intimité qui suppose des lieux d'extériorité, de sociabilité, devient l'unique lieu qui annule les autres. Le seuil de la vie adulte qu'est l'adolescence, en référence au seuil si important de la maison japonaise, ne sépare pas des espaces différents, il n'est pas « entre », il ne représente pas d'entre-deux, il n'est pas distance, il est pleinement, totalement, uniquement. Sa valeur d'espacement, sa fonction d'écart deviennent inopérantes.

Un temps interstitiel éternisé

L'interstitiel permettrait à la vérité du symptôme de se révéler puisque le symptôme ne serait plus camouflé par la discipline scolaire ou familiale, par les usages et semblants sociaux. Mais, dans l'installation dans le retrait, dans l'investissement interstitiel, le symptôme comme instant disruptif, comme ce qui encombre, questionne, gêne, est dénié ou contourné. Le symptôme devient du présent qui s'éternise, présent de « ce qui ne cesse pas » selon une des définitions de Lacan du réel, qu'il distingue de l'imaginaire et du symbolique. Le symptôme évolue en présent qui s'éternise, sans notion de passage du temps, de fraction de temps. L'intervalle de temps que constitue l'adolescence, cet interstice entre l'enfance et la vie adulte, est investi pour lui-même et perd donc sa valeur interstitielle, sa fonction de passage.

Rappelons-nous que Freud caractérisait le travail de civilisation dans sa très célèbre phrase *Wo es War, soll Ich werden*, traduite par « là où était le ça, le moi doit advenir », ou dans une traduction plus lacanienne « là où c'était, je dois advenir ». Cette phrase lie passé, présent et avenir dans une même formule comme cet autre énoncé freudien qui décrit le travail

psychique : « ... passé, présent et futur s'échelonnent au long du fil continu du désir ». ¹⁷ Or, le retrait des jeunes apparaît comme un temps ni articulé au passé, ni ouvrant sur l'avenir. Il n'est pas un temps d'expérience comme le moratoire social d'Erikson pourrait le suggérer et comme Kenshi le souhaiterait. Il est plutôt un temps d'attente, attente de retrouver ce fil du temps, de renouer le fil du sujet et de son désir. Il est un temps suspendu, dont le jeune ne peut rien dire ou presque, un temps désubjectivé.

Une nouvelle synchronisation du temps et de l'espace

Nous proposons pour qualifier l'espace-temps du retrait social des jeunes de le comprendre comme une nouvelle synchronisation qui associe à un espace réduit un temps infini. Plutôt qu'une désynchronisation qui définirait des personnes isolées, en errance, désespérées, en rupture de lien social, les jeunes en retrait vivraient une nouvelle synchronisation du temps et de l'espace du fait d'un investissement exclusif de l'interstitiel. A un temps sans temporalité, ou à la temporalité figée, rigide, répondrait un espace réduit, étroit, contraint.

Le fil du temps logique

Cette ouverture freudienne sur le temps psychique comme un fil à subjectiver et cette proposition d'une synchronisation nécessaire du temps et de l'espace dans le parcours d'un sujet nous évoquent le temps logique de la certitude anticipée que Lacan a travaillé et commenté au travers du sophisme des trois prisonniers.¹⁸

Rappelons rapidement les données du sophisme. Sont fixés dans le dos de trois prisonniers des disques de couleur noire ou blanche, cinq disques étant disponibles, trois blancs, deux noirs. Le prisonnier qui parvient à conclure logiquement sa propre couleur sera libéré.

Trois temps sont repérés par Lacan dans ce qu'il appelle ce procès logique : l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure. Il met aussi l'accent sur deux motions suspendues qui encadrent le temps pour comprendre, qui sont deux intervalles nécessaires au déroulé de ce temps logique et qui engagent sa conclusion. La première de ces motions suspendues fait entrer les prisonniers, après l'instant de voir, dans le temps pour comprendre, tandis que la deuxième « motion suspendue ouvre sur le moment de conclure le temps pour comprendre. La tension temporelle dont le sujet supporte alors la charge se voit résolue dans l'urgence d'un moment désubjectivé ; c'est ce temps comme un temps de retard, qui précipite l'acte »¹⁹, acte qui permet au sujet de conclure sur la couleur du disque accroché dans son dos – variation simplifiée de son identité – et d'être libéré. Cette motion

¹⁷ Freud, S. (1908) La création littéraire et le rêve éveillé. Traduction de Marie Bonaparte et E. Marty. In Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1971, pp.69-81

Version numérique par J.-M. Tremblay, collection Les classiques des sciences sociales

¹⁸ Lacan, Jacques. (1945) Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme Paris, Le Seuil, 1966, pp.197-213

¹⁹ Mira, Vicente, De la durée à la texture de la cure in Le temps de la psychanalyse, Hétérité (2003) 3 p. 53

suspendue est un intervalle, une scansion, une vacillation temporelle qui entraîne une immobilité spatiale, transitoire dans le cas des trois prisonniers. A ce temps particulier, de doute, d'hésitation, correspond un espace sans profondeur, dans lequel le sujet se tient figé, stationnaire. C'est parce que les trois prisonniers éprouvent ce même temps suspendu dans ce même espace immobile, qu'ils peuvent en sortir. Nous pourrions faire du temps du retrait social à l'adolescence ce moment désubjectivé qui nécessiterait que d'autres hésitent, doutent en même temps que l'adolescent, que d'autres ne sachent pas, un temps, comment conclure. Ainsi – ce qui se vérifie dans les faits – les injonctions sociales et/ou familiales, seraient inappropriées à conclure ce temps logique, au pire elles pourraient enrayer le processus permettant de le conclure.

Le retrait comme motion suspendue, comme interstice entre comprendre et décider

Cette motion suspendue est une scansion suspensive nécessaire dans le déroulement de ce processus, qui est, selon Lacan, une logique de la décision, du choix, s'appuyant sur une conception logique du temps. Nous pourrions ainsi définir le retrait des jeunes comme, après le temps de voir – voir son corps transformé par la puberté, voir et même participer à la chute des imagos parentaux, entrevoir son avenir – et avant le moment de conclure – choisir une identité sexuée, renouer le fil d'un désir, décider d'un métier – un instant de doute, un moment de vérification, une scansion suspensive. Que peut signifier pour certains jeunes aujourd'hui la prolongation de cette scansion qui n'en devient plus une, l'installation dans cet interstice ? Nous pointons deux conditions sociales spécifiques de nos sociétés modernes occidentales auxquelles répondrait cet investissement interstitiel que nous nommons retrait. D'une part, l'exigence d'autonomie que le sociologue Alain Ehrenberg corrèle à la montée de la dépression, la dépression étant pour l'homme moderne « la contrepartie du déploiement de son activité. »²⁰ La dépression, comme le retrait, est une forme d'immobilité psychique, d'inertie subjective, une paralysie psychique. La dépression, comme le retrait, déforme l'expérience du temps, et de l'espace qui lui est corrélé. D'autre part, nos sociétés modernes ne laissent pas de temps de doute, ni de possibilité de moment de suspension. Nos modernités « tardives » ou « avancées » sont épinglées par le sociologue Hartmut Rosa du substantif « accélération ».²¹ Du point de vue de l'identité, ces deux conditions sociales d'autonomie et d'accélération s'opposent. L'exigence d'autonomie requiert des compétences à acquérir – il y faut du temps –, elle engage dans une sorte de planification de sa propre vie, elle requiert d'écrire une biographie de son existence et de ses choix, de poursuivre ses buts et ses projets. Or de l'accélération du temps moderne découle un autre type d'identité : une identité « situative »²² plutôt que biographique, une identité mouvante et multiple dans un monde qui se présente comme sans cesse nouveau, comme ouvert aux choix, opportunités, possibilités, options. En ce sens le hikikomori serait à lire comme un symptôme de nos sociétés modernes avancées, symptôme qui objecte aussi bien

²⁰ Ehrenberg A. (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris, Odile Jacob, p.250

²¹ Rosa, Hartmut. *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris, Editions La Découverte, 2010

²² *Ibid*, pp.275 et suivantes

à l'exigence d'autonomie qu'à cette nouvelle identité instable induite par l'accélération sociale et ses conséquences spatiales et temporelles ouvertes et indécises. Le jeune en retrait s'installe dans un intervalle de temps, se loge dans un interstice suspendu, comme pour échapper à ces logiques modernes complémentaires mais opposées qui rendent la question de l'identité douloureuse et incertaine.